

TRADITION ORALE ET PRÉHISTOIRE EN OCÉANIE

José GARANGER

RÉSUMÉ

Les Européens du XIX^e siècle attachèrent trop de foi à la valeur historique des traditions orales qu'ils recueillirent en les déformant. Ce qu'ils nous ont rapporté n'est guère utilisable. En Polynésie, très acculturée, ces traditions sont aujourd'hui très appauvries. Il n'en est pas de même en Mélanésie, elles sont encore très vivantes car elles justifient, entre autres, l'organisation des structures sociales. C'est ainsi qu'on a pu vérifier, par les méthodes de l'archéologie préhistorique, la véracité historique de deux grands cycles mythiques néo-hébridais : ceux de Kuwae et de Roy Mala. Cette orientation des recherches, et leurs résultats, ont, par ailleurs, des implications sociales.

ABSTRACT

Nineteenth century Europeans attached too much historical value to the oral traditions collected and distorted by them. What they left us is of little use. In Polynesia, where the culture is deep, these oral traditions are now considerably diminished. On the other hand in Melanesia they are extremely alive, and provide a historical justification for the present structural organisation of society. In this light, using the methods provided by prehistoric archaeology, the historical truth of two great mythical cycles of the New Hebrides has been elucidated. These concern Kuwae and Roy Mala. Research in this direction and its results could have social implications.

Rechercher, dans les traditions orales, l'histoire du passé des Océaniens n'est pas nouveau, du moins en Polynésie orientale où l'on s'y exerça dès le XIX^e siècle, mais en vain et pour bien des raisons, les unes dépendant du moment et les autres, des Polynésiens eux-mêmes. On imaginait alors ceux-ci comme les seuls héritiers, en Océanie, d'une civilisation valable, née sur un continent perdu (1), ou fille de celles de l'Asie méridionale, voire de l'Orient méditerranéen. Leur affabilité naturelle et la couleur claire de leur peau leur valaient probablement ce préjugé favorable qui les plaçait à mi-chemin entre

les peuples policés et chrétiens de l'Occident et les peuplades sauvages de la Mélanésie (2). Le romantisme, et celtisant, marque aussi les esprits, l'Europe lit les « œuvres » d'Ossian. Or, les Polynésiens avaient leurs bardes, savants en généalogies et récits mythiques. Pour retrouver l'épopée des antiques migrations océaniques, il suffisait de les interroger, en les aidant à combler les lacunes de leur mémoire, en interprétant ce qui restait obscur. Leur religion elle-même témoignait de leur lointaine origine : croyance en un dieu primordial, à une vie future (au ciel, en enfer ou au purgatoire, selon le Rév.

(1) La théorie d'un ancien continent englouti sous les eaux du Pacifique, déjà avancée par DUMONT d'URVILLE (1834, p. VII), reprise par BROCA, fut largement développée par MOERENHOUT (1840, tome 2, p. 226-263). Ce que nous savons aujourd'hui de la morphologie structurale du Pacifique polynésien contredit une telle théorie. Ce qui n'est pas en contradiction avec certaines traditions relatives à des îles englouties par quelque cataclysme local, ainsi aux îles Marquises (J. CALLOT, 1910, p. 7) et, aux Nouvelles-Hébrides, celle de Kuwae dont il sera ici question.

(2) Ces préjugés sont particulièrement bien développés chez MOERENHOUT (*op. cit.*, p. 237-239).

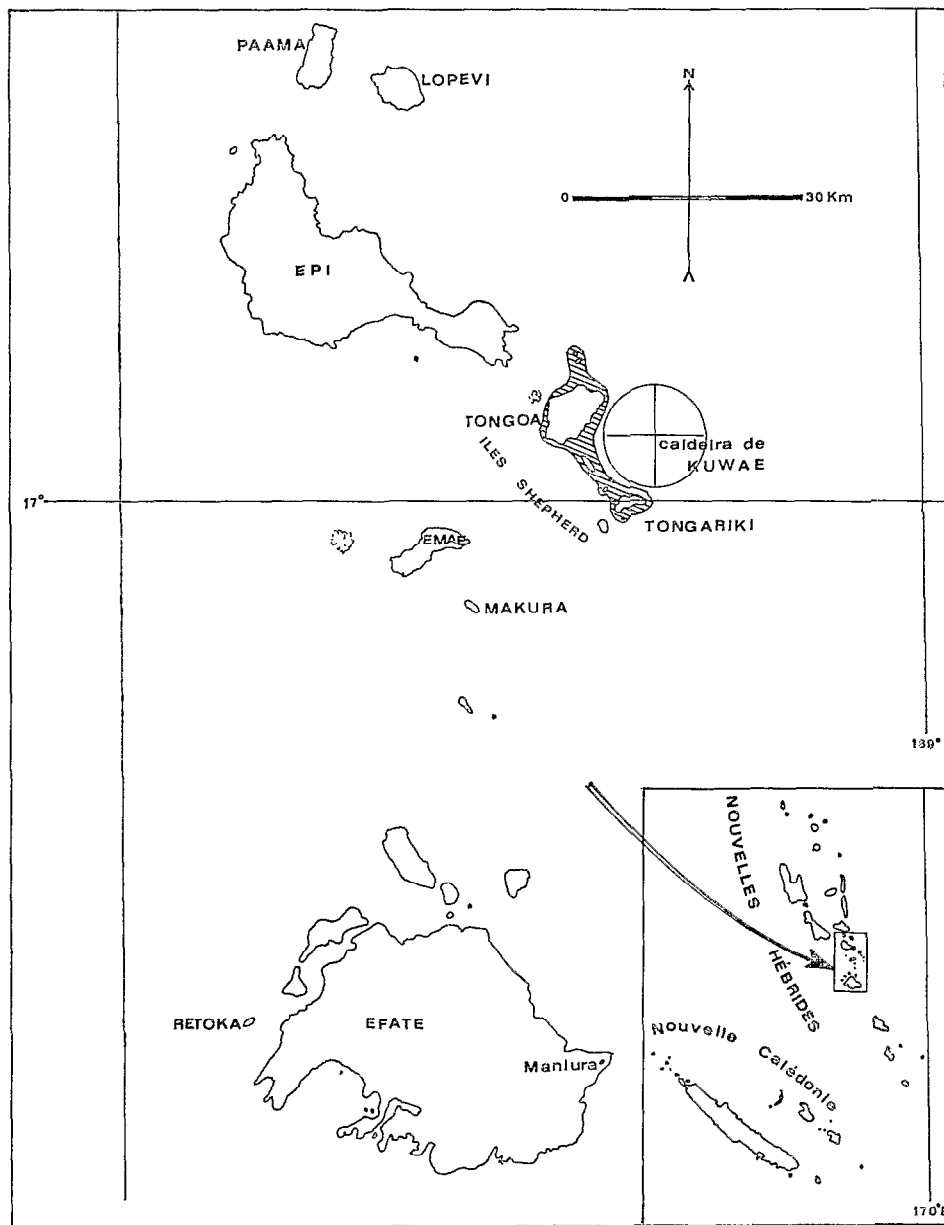


Fig. 1. — Carte des Nouvelles-Hébrides.

J. M. ORSMOND (1)), connaissance du déluge. Ce qui justifiait qu'on ramenât les informateurs hésitants sur les chemins de la tradition biblique (2). Déjà gênés par l'obstacle linguistique, ces informateurs, de surcroît, étaient rarement les véritables détenteurs d'une tradition quelque peu ésotérique mais, plus

souvent, des catéchumènes soucieux de satisfaire la curiosité de leurs nouveaux maîtres. Aucun océanien, d'ailleurs, ne voit d'intérêt à contredire, même à bon droit, son interlocuteur. D'un point de vue réaliste, les Polynésiens avaient la sagesse de laisser les Européens gloser sur les qualités de leur origine

(1) Cf. TEURI HENRY, 1962, p. 208-210.

(2) Certains thèmes polynésiens semblent effectivement teintés de réminiscences bibliques. Les informations relatives au déluge peuvent ne concerner, à l'origine, que des cataclysmes locaux (cf. note 2). Cependant, et sans préjuger de tous les faits présentés par Robert LANGDON (1975), on ne peut négliger l'hypothèse d'une influence espagnole dès le xv^e siècle.

et de leur savoir, ce qui les garantissait d'un asservissement total et que subirent alors bien des populations dites « primitives ».

Il s'en fallait pourtant que l'on s'en tint seulement à cette quête romantique des traditions pour découvrir le passé des Polynésiens. Les grands navigateurs de la fin du XVIII^e siècle avaient publié d'importants matériaux ethnographiques et ouvert la voie à des recherches d'ethnologie comparative pour une meilleure connaissance des processus du peuplement du Pacifique sud. L'archéologie préhistorique n'intervint que plus tard, en Nouvelle-Zélande vers les années trente de ce siècle et dans plusieurs autres régions de l'Océanie depuis la seconde guerre mondiale. Les données de la tradition orale intéressaient encore ceux qui recherchaient les premiers occupants de *Aotearoa* : les « chasseurs de moa » (1). Après 1950, l'archéologie ne comptait plus guère que sur ses moyens propres d'investigation : fouilles stratigraphiques, typologie comparée, et sur la toute nouvelle méthode de datation absolue par le carbone 14. C'était peut-être trop se défier de la valeur des traditions orales. Ayant perdu leurs fonctions sociales et religieuses, elle sont très appauvries, sinon inexistantes, dans les îles polynésiennes depuis longtemps acculturées. Elles peuvent encore aider, cependant, à éclairer certains moments du passé (2). Dans les régions mélanésiennes, où la culture autochtone est depuis moins longtemps, et moins profondément, perturbée par les Européens, les traditions orales sont encore riches et vivantes. Elles continuent, en effet, à garantir l'équilibre des sociétés dont elles codifient les structures, qu'il s'agisse, par exemple, de l'ordonnement des chefferies, de la régulation des mariages ou des modalités de la tenue foncière. D'une façon plus générale, elles assurent la pérennité des groupes qui y reconnaissent leur personnalité, et par référence au passé. Les informations « événementielles » qu'elles rapportent peuvent donc correspondre à une certaine réalité historique, et, la véracité de certaines d'entre elles, être contrôlée par les méthodes de l'archéologie préhistorique. C'est ce qui fut tenté dans le centre des Nouvelles-Hébrides, à Efate et aux îles Shepherd.

L'archipel des Shepherd est un petit groupe d'îles volcaniques, peu facilement accessibles et restées à l'écart de l'influence des colons européens (3),

aussi bien que des mouvements messianistes qui animent le nord et le sud des Nouvelles-Hébrides. Îles pauvres et relativement peuplées, il serait difficile d'y survivre sans le strict contrôle des institutions sociales. Toutes ces raisons font que les traditions orales y sont particulièrement bien conservées, et malgré quatre-vingt-dix ans de présence presbytérienne. Elles concernent également la grande île d'Efate qui, jadis, était en étroite relation avec les Shepherd. L'ethnologue Jean GUIART les a recueillies et publiées, la plupart intéressent et justifient l'organisation des chefferies actuelles. Elles présentent, selon les informateurs, quelques variations de détail, ce qu'explique la nécessité de les réactualiser sans cesse et au gré des ambitions du moment. L'ensemble est cependant cohérent, notamment pour ce qui est de deux récits mythiques articulés l'un avec l'autre : la légende de *Kuwae* et celle de *Roy Mala* (4).

La légende de *Kuwae*

Kuwae est une île légendaire. Sa population était en grande partie sous la domination de chefferies venues d'Efate. Elle aurait été détruite par une éruption volcanique, il y a de cela une dizaine de générations. Il n'en resterait que l'actuel groupe des Shepherd, ainsi nommé par James Cook en juillet 1774. Les causes du cataclysme sont celles-ci : « Tombuk », un homme originaire de Lopevi, fut trompé par les gens d'un village de *Kuwae* qui, par jeu et la nuit, le firent coucher à son insu avec sa mère. L'ayant reconnue trop tardivement et désespéré de son acte incestueux, il décide de mourir et d'entraîner avec lui dans la mort tous ceux qui étaient plus ou moins les responsables de sa faute. Il part à Lopevi, chez son oncle qui lui donne les moyens de sa vengeance sous la forme d'un lézard, véhicule de la puissance des volcans. Il revient à *Kuwae*, organise une fête qui dure six jours. Chaque jour, un porc est sacrifié et il en attache la vessie, après l'avoir gonflée, aux branches d'un arbre de fer. Sous cet arbre, il avait caché le lézard enfermé dans un entre-nœud de bambou. La fin de la fête approchant, il monte dans l'arbre et fait éclater successivement les quatre premières vessies, ce qui cause un tremblement de terre de plus en plus intense. *Kuwae* bascule, puis éclate en morceaux

(1) Cf. Roger DUFF, 1950 (1956), p. 232-347.

(2) Cf. Paul OTTINO, 1965 ; J. GARANGER et Anne LAVONDÈS, 1966. Cet appauvrissement ne concerne que le contenu « historique » de traditions orales restées, par ailleurs, très riches (cf., par exemple : Henri LAVONDÈS, 1975).

(3) Aucun colon ne s'est installé dans cet archipel peuplé de 3 000 Autochtones environ (recensement de 1967), il n'y avait, à cette date, que neuf Européens et dans la seule île de Tongoa (le Pasteur et sa famille et deux instituteurs français).

(4) Cf. J. GUIART in J.-J. ESPIRAT, J. GUIART et alii (1973) : « Le dossier rassemblé » et J. GARANGER, 1972.

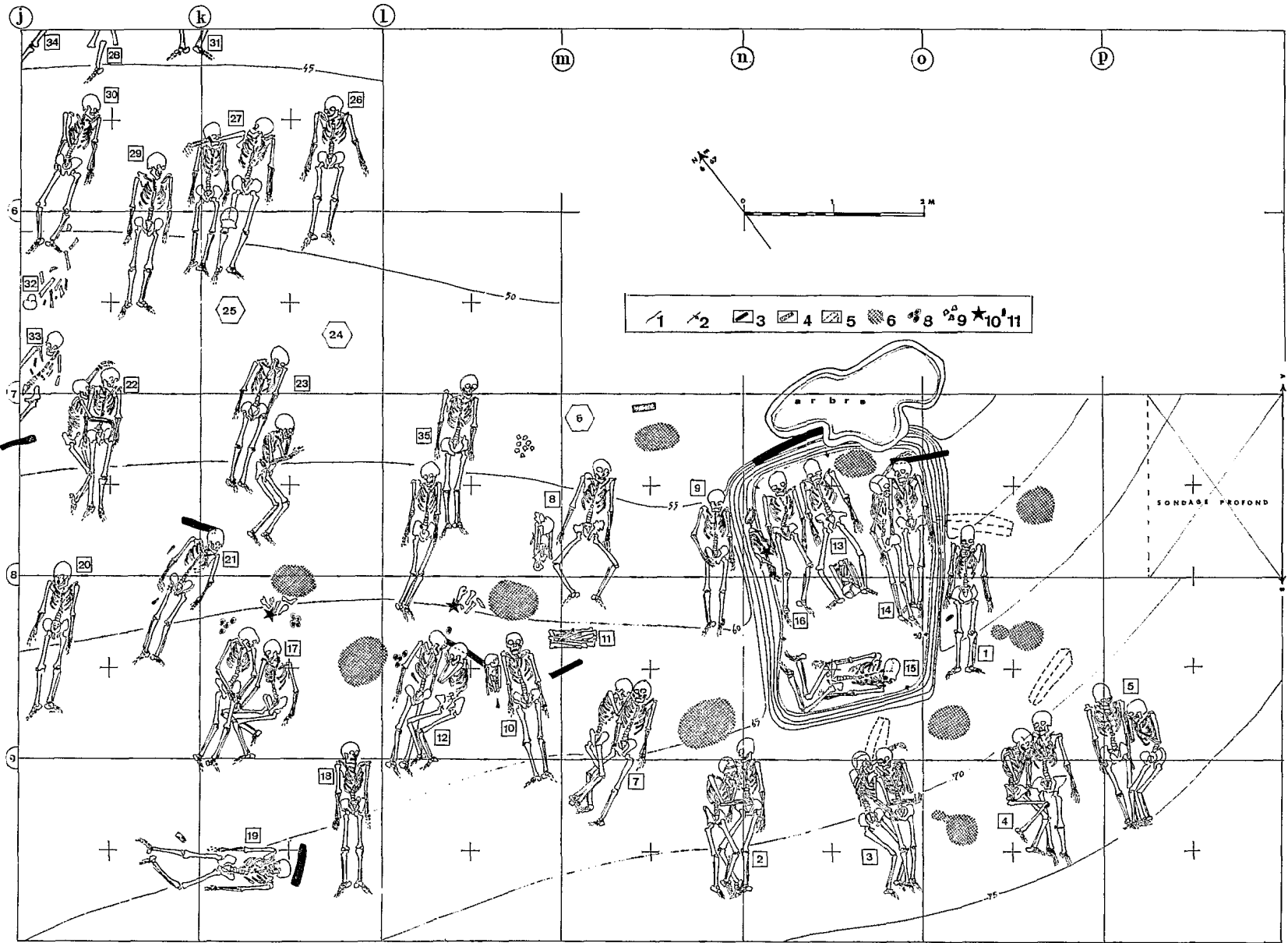


Fig. 2. — Plan général de la sépulture de collective de Roy Mata (sol inférieur) : 1 = courbes de niveau (l'équidistance est de cinq centimètres) ; 2 = fond de la sépulture profonde ; 3 = pierres dressées ; 4 = emplacement possible d'une dalle présumée dressée, jadis, et couchée sur le sol supérieur de la sépulture ; 5 = rappel de la situation des prismes basaltiques couchés sur le sol supérieur de la sépulture collective ; 6 = traces de foyers ; 8 = coquilles d'œufs de mégapode ; 9 = coquilles de bivalves (*Codakia tigerina* Linné) ; 10 = os de porc, brisés et calcinés, ou en connexion ; 11 = outillage lithique, coquillier ou corallien.

en même temps que la cinquième vessie. Quand Tombuk fait éclater la sixième vessie, un volcan surgit de terre à l'emplacement de l'arbre de fer sous lequel était caché le lézard. Aux premiers signes avant-coureurs du cataclysme, la plupart des chefs s'étaient enfuis dans leur pirogue et avaient regagné Efate, leur ancien habitat. Le reste de la population périt, sauf un adolescent. Il était occupé à piéger des oiseaux sur la côte de Kuwae, entre Tongoa et Tongariki. Il s'abrita à l'intérieur d'un grand tambour et y fut découvert par une jeune femme qui, elle aussi, avait pu échapper au cataclysme. Ce qui restait de Kuwae n'étant plus qu'un amas de laves et de cendres, ils trouvèrent refuge dans une petite île voisine : Makura, où ils vécurent quelques années. Semet, ou Asingmet, était le nom du jeune homme, il reçut ensuite les titres de Matanauretong et de Ti Tongoa Liseiriki, ces noms, comme celui de la nouvelle Tongoa, seraient en rapport avec celui d'une plante, la première qu'il vit repousser sur cette île. Ti Tongoa Liseiriki réorganisa la colonisation de ce que nous appelons les îles Shepherd. Les chefs qui s'étaient réfugiés à Efate revinrent s'y installer. Six ans s'étaient écoulés, disent certains, depuis la destruction de Kuwae. A sa mort, le héros fut inhumé près de l'ancien village de Panita, à Tongoa, en compagnie de ses femmes et de quelques représentants de sa suite. On entoura les corps d'un cercle de coquillages et de dalles basaltiques, puis on planta quelques pierres dressées afin de signaler la sépulture en surface, une fois les corps recouverts de terre.

Des recherches géologiques effectuées aux îles Shepherd, confirmèrent l'existence d'un ancien cataclysme tectonique et volcanique, et permirent de se faire une idée de son déroulement : failles et effondrements liés au rejeu d'une ancienne caldeira, puis irruption volcanique de type péléen (ce qui est conforme aux données de la tradition), de se faire également une idée de l'ancienne configuration de Kuwae (J.-J. ESPIRAT, *op. cit.*, 1973, p. 37-40). Il en fut de même des fouilles archéologiques, Celles-ci mirent au jour de nombreux niveaux pré-volcaniques à Tongoa. La poterie est associée aux plus anciens d'entre eux (600 BC), mais disparaît quelques temps avant le dépôt des premières cendres volcaniques. Elle est absente des niveaux post-volcaniques. L'outillage suit une évolution parallèle : lithique dans les niveaux à céramique et coquillier

ensuite. Un morceau de bois calciné avait été extrait de la masse des matériaux éruptifs, il fut daté de l'année 1460 de notre ère (plus ou moins 37 ans). La sépulture de Ti Tongoa Liseiriki fut découverte à Panita. Sa localisation et son organisation (pierres dressées, disposition des corps, mobilier, etc.), étaient conformes aux données de la tradition. Une analyse des collagènes osseux date cette sépulture de l'année 1475 (plus ou moins 85 ans), résultat également conforme à la datation du cataclysme. Il en fut de même de la sépulture de plusieurs des chefs qui revinrent s'installer à Tongoa après s'être réfugiés à Efate. Ainsi, nous sommes aujourd'hui certains de l'ancienne existence de cette île légendaire, de la catastrophe qui la détruisit en partie, de la date de cet événement, comme nous le sommes de la réalité du héros mythique que la tradition lui associe : Ti Tongoa Liseiriki.

Roy Mata

Roy Mata est, comme Ti Tongoa Liseiriki, un héros mythique, mais beaucoup plus important que celui-ci, et qui aurait vécu bien longtemps avant lui. Venu du sud en pirogue avec plusieurs compagnons, il aborda Efate à la pointe Maniura. Il réussit à dominer peu à peu toutes les populations côtières de l'île. Au cours d'une cérémonie, qui ressemble à un baptême et dont les chants sont conservés, il créa de nouveaux chefs, choisis parmi ses compagnons, en installa plusieurs à Efate et envoya les autres dans les petites îles situées plus au nord et, en particulier, à Kuwae. Il transforma les structures sociales de cette région. Il organisa une fête quinquennale dite « de la paix » et au cours de laquelle étaient distribués des symboles personnels aux membres des différents clans représentés. On dit aussi qu'à sa mort, son corps fut exposé dans les différents clans qui lui devaient allégeance puis, qu'il fut transporté, pour y être inhumé, dans un îlot corallien nommé Retoka, situé non loin de la côte nord-est d'Efate. Une grande foule accompagnait sa dépouille. Elle n'eut pas besoin de pirogues car la mer s'ouvrit devant le cortège et l'on pu traverser à pied sec. Une grande cérémonie, accompagnée de sacrifices, fut accomplie, qui dura plusieurs jours. On dit encore qu'une partie de la suite de Roy Mata et que des représentants de chaque clan furent enterrés vivants (1), ils étaient volontaires

(1) Les premiers missionnaires on dit avoir à lutter contre cette coutume qui voulait que les femmes des chefs décédés, et quelques hommes de leur suite s'il s'agissait de personnages importants, fussent enterrés vivants avec eux. Seuls les hommes étaient drogués par l'absorption d'une forte dose de *kava*, parfois mélangée de poison. Les femmes d'un chef de moindre importance pouvaient être étranglées avant d'être inhumées, les autres étaient conscientes lorsqu'on les enterrait (sur l'ensemble de ces informations voir J. GARANGER : 1972). Ceci avait déjà été vérifié dans une sépulture collective de Tongoa, il en fut de même à Retoka. Cette pratique d'enterrer des êtres vivants avec les chefs défunts n'est d'ailleurs pas propre à la Mélanésie, elle est connue chez les Mongoles jusqu'aux xv^e siècle, en Chine, chez les Yakoutes du nord-est de la Sibérie jusqu'en 1900 et même en Bulgarie et en Russie jusqu'au x^e siècle (J.-P. Roux : 1969).

pour le suivre au pays des morts (1). D'autres individus avaient été sacrifiés pendant la cérémonie funèbre. On dansa et l'on chanta puis Retoka fut déclarée « terre interdite » (*fenua tabu*) : nul ne pourrait plus y séjourner sans danger d'y mourir. Telles étaient les principales informations qu'il s'agissait de vérifier.

Les fouilles furent entreprises à Retoka, en un lieu désigné par la tradition et signalé par deux grandes pierres dressées. Le sol fut décapé sur une surface de seize mètres carrés. En effet, les corps devant probablement se situer au pied des pierres dressées, il convenait d'approfondir une bande de terrain suffisamment large pour aborder la sépulture plus aisément et avec le maximum de sécurité technique. Ce décapage préliminaire mit au jour le sol superficiel du site, tel que l'avaient abandonné ceux qui avaient quitté Retoka après avoir accompli les rites funéraires appropriés. Des dalles avaient été posées sur le sol ainsi que de gros coquillages (coques marines). Les aides autochtones, qui ne désiraient pas toucher à cette sépulture en raison des interdits qui la protégeaient, entreprirent de fouiller le sol un peu plus loin, dans l'espoir de retrouver les traces d'un habitat plus ancien ou de mettre au jour des vestiges isolés : tessons de poterie, outillage, etc. A vingt centimètres de profondeur, ces fouilleurs rencontrèrent le même sol superficiel déjà découvert devant les deux pierres dressées. Le décapage fut étendu sur une surface de cent quatre mètres carrés et le repérage des vestiges sur un plan montra que l'ensemble était parfaitement organisé : de gros coquillages, des dalles posées sur le sol, des pierres dressées mais depuis brisées et tombées sur le sol, avaient été disposés en arcs de cercles devant les deux pierres dressées les plus grandes et encore en place.

La fouille fut approfondie dans la zone choisie pour aborder prudemment la sépulture de Roy Mata, mais un premier squelette fut mis au jour dans la zone que l'on pensait stérile. Il en fut ainsi dans tout l'espace précédemment décapé, à l'exception des huit mètres carrés situés devant les deux pierres dressées principales, là où l'on croyait découvrir cette sépulture. Partout, hors de ce secteur

et de la zone nord du site, apparut un sol compact, tassé comme par un long piétinement. Plusieurs petits foyers y furent observés, quelques amas de coquilles d'œufs de mégapodes (2) et de bivalves, des débris osseux de porc, des éléments de parures en coquillages, cassés et dispersés. Une trentaine de squelettes furent mis au jour, qui reposaient à la surface de ce sol profond (niveau II, le premier correspondant au sol superficiel ancien) : des individus isolés, neuf couples et deux corps accompagnés d'une inhumation secondaire (3). Les membres de six autres individus avaient été entassés au centre de l'ensemble, en forme de fagot, une offrande anthropophagique, probablement. Ce qui restait de leurs ossements fut retrouvé dans le nord de la sépulture, dans une zone où reposaient également, dans des positions diverses, plusieurs squelettes isolés et complets. Ces derniers semblent avoir été tués avant l'inhumation générale et abandonnés sur le sol de la sépulture sans souci de leur posture définitive. Il n'en est pas ainsi des autres individus disposés en arcs de cercles devant les deux pierres dressées principales et plus richement parés. Les hommes sont ici en decubitus dorsal, allongés sur le sol dans une attitude de repos. Neuf d'entre eux sont accompagnés d'une femme, couchées sur le côté ou sur le ventre, elles s'agrippent au bras de leur compagnon, ou le tiennent par le cou ou la taille, comme pour chercher sa protection. Leurs doigts et leurs orteils sont crispés, comme par une ultime souffrance au seuil de la mort. Il s'agit probablement de ceux qui furent enterrés vivants, selon la tradition, pour accompagner volontairement Roy Mata, les hommes étant drogués mais non les femmes (cf. : p. 151, n. 1).

La plupart des individus (y compris ceux de l'offrande centrale et les sépultures secondaires), étaient parés de bijoux divers : ceintures, brassards et colliers de perles discoïdes, pendentifs, bracelets de troca et défenses de porc (4). Six individus portaient, aux bras et aux chevilles, des ornements de danse : coquillages perforés, enfilés sur des tresses végétales et qui résonnaient comme des grelots pendant les danses. Des coquilles de bivalves, teintées de rouge, avaient été placées près de quelques corps.

(1) « L'entrée de Bangona, le pays sous-marin des morts, est à Tukutuku (la pointe du Diable, selon la toponymie européenne), où le dieu Saoralema est posté, qui vérifie si chaque mort tient bien en main la laisse correspondant au porc sacrifié à cet effet et mise dans la tombe... poursuivant sa route... il monte au sommet d'un arbre... de là il appelle un autre dieu, Mataumori, qui lui envoie une grande vague pour le prendre dans l'arbre et le transporter à Bangona... » (J. GUILART *in op. cit.*, 1973, p. 287).

(2) Ce mégapode (*Megapodus layardi*) était associé aux mythes de l'au-delà.

(3) Ossements d'un squelette complet, placés dans un contenant de forme parallélépipédique dont il ne reste plus trace et posé près d'un corps en connexion anatomique. Nous en avons également découvert dans les sépultures de Tongoa.

(4) La canine supérieure des porcs est arrachée et la canine inférieure peut ainsi se développer, se recourber et former un anneau simple ou spiralé.



Fig. 3. — Sépulture collective de Roy Mata : zone centrale, la sépulture profonde du héros est à l'arrière-plan, au pied des deux pierres dressées.

Des pierres oblongues, basaltiques ou coralliennes, furent découvertes près du bassin de trois squelettes (on portait de telles pierres dans sa ceinture pour se protéger des maléfices, nous en avons également découvert dans plusieurs autres sépultures de cette région). Une lame d'herminette, de type micronésien, se trouvait près du genou droit d'un quatrième, elle devait être emmanchée et tenue en main par celui-ci (la présence d'herminette dans les sépultures de la région est exceptionnelle, elle est plus fréquente en Polynésie). Ce mobilier funéraire est très abondant, sa répartition est significative. Seuls sont en effet les plus richement parés, les individus disposés en arcs de cercles, au centre et au sud de la sépulture collective, mais aucun de ces couples ou de ces individus isolés n'était paré

comme ses voisins (1). Une même remarque peut être faite à propos des autres témoins : pierres dressées, dalles et gros coquillages posés sur le sol superficiel et jalonnant les principales sépultures du niveau 2. Les pierres dressées, par exemple, ne signalent que certains des individus ou couples les plus richement parés, elles diffèrent toutes par leur taille, leur forme (dalles ou prismes) et leur nature (basalte ou grès de plage).

Devant les deux pierres dressées principales, zone qui, contre toute attente, s'était révélée jusqu'ici stérile, le sol apparaissait plus meuble qu'il ne l'était ailleurs. Un sondage révéla qu'il s'agissait du sommet d'une sépulture plus profonde que la première. A trente centimètres, en effet, furent mis au jour plusieurs squelettes dont deux étaient disposés en

(1) Le reste du mobilier qui leur est parfois associé (coquillages, pierres de formes particulières, résidus colorés), est probablement aussi en rapport avec l'institution du *namatararao* (symboles « totémiques ») créée par Roy Mata (cf. ci-dessus et J. GUIART, 1964, qui donne plusieurs listes de ces symboles, dont des pierres et des coquillages).

croix, comme dans une autre sépulture collective de Tongoa. Au centre, un homme très âgé était allongé sur le dos, un squelette « empaqueté » (réinhumation secondaire), avait été placé entre ses jambes. Un homme était étendu à sa droite et, à sa gauche, un couple. Une jeune femme était allongée aux pieds du premier squelette et perpendiculairement à lui. Elle semble avoir été ensevelie alors qu'elle était encore en vie : ses jambes sont repliées du fait de l'exiguïté de la fosse, son avant-bras est bloqué sous sa cuisse gauche mais la main droite, crispée, s'appuie sur le sol, le buste et la tête sont relevés comme pour tenter de se dégager de l'inhumation. Le premier squelette est, sans aucun doute, celui de Roy Mata, sa position centrale au pied des pierres dressées principales, l'organisation « en croix » de cette sépulture et la nature du mobilier funéraire le confirment. Sur la pente qui limite à gauche cette sépulture profonde, le squelette d'un porc en connexion anatomique était étendu, la tête relevée et près du sol superficiel (1).

La tradition et les fouilles

Les résultats obtenus par les méthodes de l'archéologie préhistorique confirment les données de la tradition ou les précisent :

— « *Roy Mata avait vécu longtemps avant Ti Tongoa Liseiriki* » = une datation obtenue à partir de l'analyse de collagènes osseux le confirme : 1265 AD + ou - 140 ans, soit deux ou trois siècles de différence.

— « *C'était un chef très important* » (2) = sa sépulture est, de loin, la plus importante de toutes celles qui furent étudiées dans le Pacifique sud, tant par le nombre des individus collectivement inhumés que par la richesse du mobilier funéraire.

— « *Il fut inhumé à Retoka au pied de deux pierres dressées* » = ce qui s'est révélé exact.

— « *Des représentants de chaque clan qui lui devait allégeance furent enterrés vivants* »... Le résultat des fouilles ne permet pas d'affirmer qu'il en fut ainsi, sinon, probablement, pour la jeune femme enterrée aux pieds de Roy Mata. Les hommes étaient-ils seulement drogués par le kawa, ou empoisonnés, les femmes furent-elles assommées, ou étranglées avant d'être inhumés ? La seule certitude est que ces inhumations d'êtres vivants étaient encore pratiquées à l'arrivée des premiers missionnaires (cf. p. 151, n. 1 et GARANGER, 1972, pages 41, 76, 92, 118 et 119). L'importance de Roy Mata expliquerait assez que cette coutume ait été observée lors de son départ au pays des morts. La diversité des clans représentés peut, par ailleurs, correspondre à celle des parures, et de certains autres éléments mobiliers en rapport avec l'institution du *namatararao* (cf. p. 153, n. 1), comme à celle des structures lithiques (dalles posées sur le sol et pierres dressées).

— « *D'autres individus furent sacrifiés* » = le cas est certain pour l'offrande déposée au centre de la sépulture, d'une part, les membres qui la constituent et qui ont été repliés pour être entassés, sont presque en connexion anatomique. D'autre part, certains portaient encore des parures de danse. Ces sacrifices sont également probables pour ce qui est des individus, mutilés ou non mais disposés en désordre dans la zone nord du site.

— « *Une partie de la suite de Roy Mata fut enterrée auprès de lui* » = il s'agit de la jeune femme, de l'homme (3) et du couple de la sépulture profonde.

— « *La cérémonie dura plusieurs jours... Puis Retoka fut déclarée tabu* » = Les recherches effectuées ailleurs, sur l'îlot, n'ont pas encore pu confirmer qu'il ne fut plus habité après ces événements (4). Que la cérémonie

(1) L'information recueillie par J. GUIART (cf. p. 152, n. 1), selon laquelle on enterrait seulement la laisse du porc sacrifié, peut correspondre à une coutume tardive. Au Banks, un porc était encore placé dans la tombe au temps du missionnaire Codrington (1891, p. 269). A Mallicolo, c'était un porc vivant qui était enterré avec le chef (LAYARD, 1942, p. 226, 542, 559).

(2) ... et à ce point qu'aujourd'hui « nul n'oserait affirmer l'ambition de prétendre à un tel titre, comme si on le gardait en réserve pour le jour où... aura lieu l'inversion attendue des positions respectives entre Blancs et Noirs » (J. GUIART, *op. cit.*, 1973, p. 287).

(3) Selon une information reçue à Tongoa à propos de la sépulture collective de Mwasoe Nua (J. GARANGER, 1972, p. 92), l'homme allongé à droite du chef serait son *atavi*, c'est-à-dire celui qui est chargé de maintenir la paix autour de celui-là. J. GUIART a recueilli une information complémentaire : l'*atavi* est... « celui qui assure la protection du *Nawotalam* vis-à-vis du monde invisible », le *Nawotalam* étant « le tenant du titre dominant (J. GUIART, *op. cit.*, 1973, p. 49). La similitude d'organisation des sépultures de Tongoa et de Retoka conduit à penser que l'homme allongé à la droite de Roy Mata est bien son *atavi*. On peut également remarquer que c'est près de lui que fut allongé le porc destiné à apaiser le gardien du pays des morts (cf. p. 152, n. 1 et, ci-dessus : n. 1).

(4) Notons que le site lui-même servit encore de sépulture à des époques plus tardives, trois squelettes d'enfants en bas âge y furent mis au jour à une vingtaine de centimètres de profondeur : deux sépultures secondaires « en paquet » et un corps en position fœtale. D'après les informations recueillies par J. GUIART (*op. cit.*, 1973, p. 287), le dernier détenteur

ait duré plusieurs jours est conforme à la coutume néo-hébridaise mais invérifiable sur le site. Néanmoins, l'étude de l'organisation des vestiges archéologiques peut aider à entrevoir le déroulement de cette cérémonie et à formuler quelques hypothèses.

(1) Un espace de plus de cent mètres carrés (1), fut creusé sur une trentaine de centimètres de profondeur, on y aménagea, au centre nord, une fosse d'égale profondeur et de six mètres carrés de surface.

(2) On planta une première pierre dressée dans cette fosse puis on installa Roy Mata. Cette dalle est en effet enfoncée dans le sol de la sépulture profonde et la tête du héros est appuyée contre elle. La seconde pierre dressée fut, au contraire, placée pendant que l'on comblait cette fosse, sa base, en effet, repose sur l'avant-bras droit de la femme allongée à gauche de Roy Mata et associée à un homme.

(3) Les individus sacrifiés dans la zone nord du site ont pu l'être avant ou au début des danses et autres activités rituelles qui se sont déroulées, ailleurs, sur le niveau II. En effet, le sol de ce secteur n'est pas tassé comme il l'est devant et de chaque côté de la sépulture profonde.

(4) Cette sépulture est restée ouverte un certain temps pendant la durée des cérémonies car un petit foyer y fut allumé entre Roy Mata et le couple qui l'accompagne. Il est probable que la jeune femme allongée perpendiculairement au héros fut placée là au moment où l'on comblait la fosse. Il en est de même du jeune porc destiné au gardien de l'entrée du pays des morts. S'il en avait été autrement, son corps aurait été placé au fond de la sépulture, son squelette, au contraire, est allongé sur la pente qui la limite, la tête presque au niveau du sol II. Il a pu être maintenu un moment dans cette position à l'aide d'une laisse cf. p. 152, n. 1 et p. 154, n. 1). La femme sacrifiée à gauche de la fosse a pu avoir cette mission, et celle de conduire le porc jusqu'à l'entrée de *Bangona* (cf. p. 152, n. 1). S'il en fut ainsi, on peut penser que cette femme, et probablement l'autre femme allongée sur le bord opposé de la fosse,

furent sacrifiées après qu'on eut remplie celle-ci de terre.

(5) Il est difficile de préciser si les danses effectuées sur le sol tassé du niveau II l'ont été avant, et (ou) après la fermeture de la sépulture profonde. On peut seulement penser que plusieurs de ceux qui y furent sacrifiés avaient participé aux cérémonies, six d'entre eux portent en effet des parures de danse et, les deux individus d'un couple, possédaient chacun une conque marine (2).

(6) Sacrifice de ces individus et couples disposés en arcs de cercles sur le sol piétiné du niveau II, dépôt, près de certains d'entre eux, de paquets d'ossements (inhumations secondaires) ou d'objets divers et, au centre de l'ensemble, d'une offrande constituée des bras et des jambes de six victimes.

(7) On a encore circulé quelque temps sur le sol du niveau II, ainsi qu'en témoigne la dispersion des témoins de combustion qui proviennent des petits foyers allumés près de certains individus.

(8) Comblement général de la sépulture, installation, en surface, de dalles et de pierres dressées. Ces dernières, en effet, ne sont pas enfoncées, comme dans la sépulture profonde, jusqu'au niveau inférieur et leur disposition, par rapport aux individus qu'elles signalent, est beaucoup moins précise que dans le cas précédent, elle furent donc installées lorsque la sépulture fut totalement recouverte de terre.

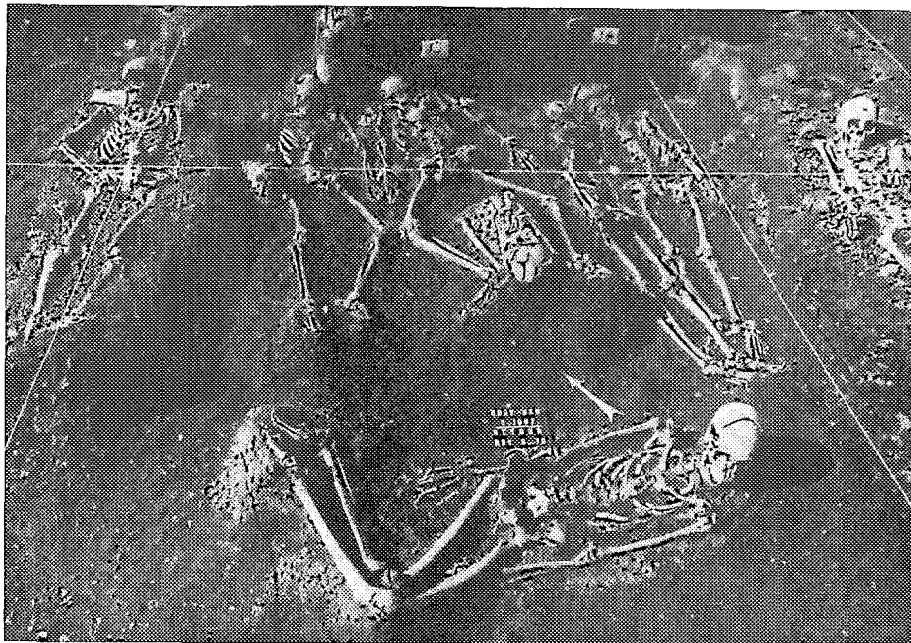
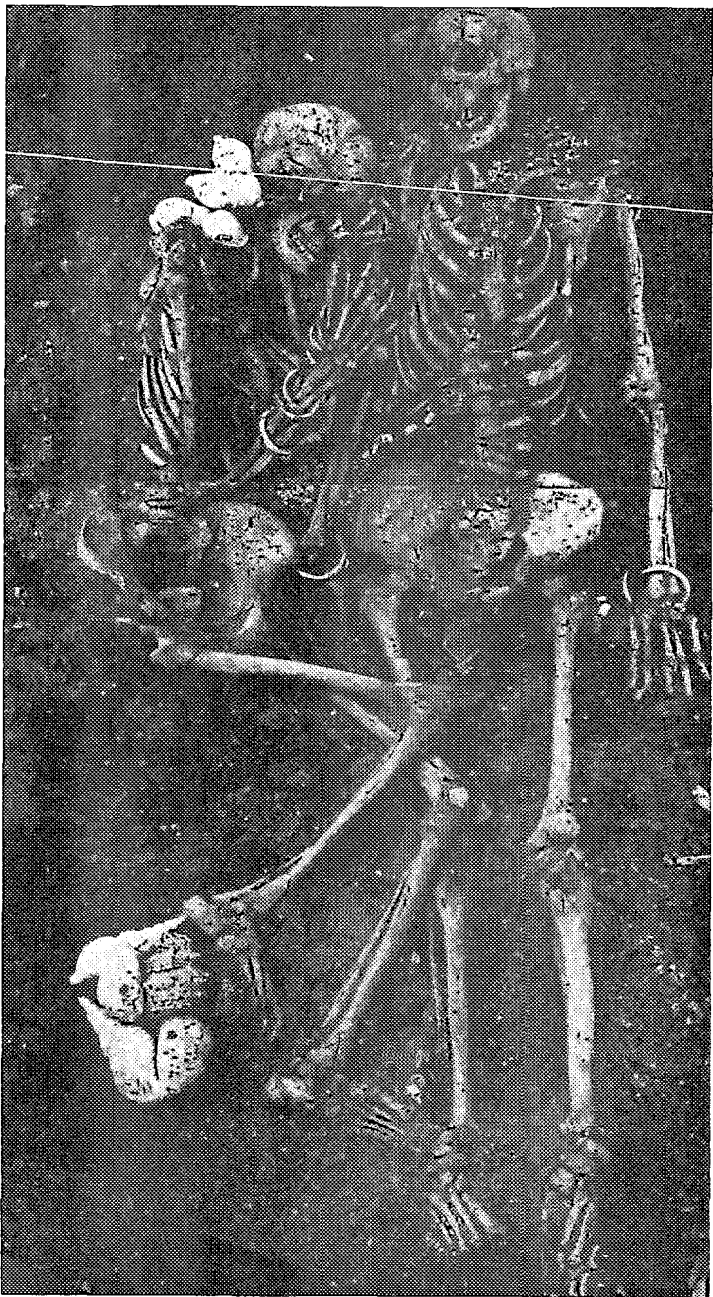
(9) On disposa également, sur ce sol superficiel (niveau I), des conques marines : deux tritons et trois casques au-dessus de la sépulture profonde, ce qui correspond au nombre des individus qui y furent ensevelis. L'un des tritons était, en réalité, légèrement à gauche de la pierre dressée de Roy Mata, mais, seul à effleurer encore la surface actuelle du site, il a du être plusieurs fois réutilisé au cours des années qui suivirent ces cérémonies. Ce triton est par ailleurs remarquable en ce qu'il est le seul à être perforé latéralement, tous les autres l'étant à l'apex (3). Un autre triton fut placé au-dessus de

du titre aurait été également enterré à Retoka, « il vit les premiers Blancs mais pas l'arrivée du christianisme ». Depuis ce temps néanmoins, aucune chefferie ne revendiqua Retoka qui fut acheté par un Australien, sans doute parce que le titre n'était plus transmis. Le tabou est encore respecté aujourd'hui et les fouilleurs autochtones n'acceptèrent pas sans réticence et sans précautions particulières de demeurer sur l'îlot en dehors des heures de travail et, surtout, la nuit. Enfin, le chant déclarant Retoka « fenua tapu » est encore dans les mémoires.

(1) La fouille fut étendue sur cent deux mètres carrés. Il est probable que la surface de la sépulture est plus grande.

(2) Selon les informations reçues à Lelepa, ces conques servaient à communiquer avec les morts. J. LAYARD (1942, p. 264-265), précise qu'on modulait le son en introduisant la main dans l'ouverture du coquillage... et qu'on en soufflait pendant le sacrifice du porc qui devait aider le défunt à se concilier le dieu gardien du séjour des morts. CODRINGTON (1891, p. 267), précise également que, aux îles Banks, le mort était conduit à sa dernière demeure au son des conques marines.

(3) J. LAYARD (*op. cit.*, p. 264), signale que la perforation latérale est commune en Polynésie comme aux Nouvelles Hébrides, excepté à Efate où l'embouchure était obtenue par brisure de l'apex.



↑

Fig. 5. — Sépulture de Roy Mata (sépulture profonde) : le héros est à l'arrière-plan, au centre, une sépulture secondaire « en paquet » a été déposée entre ses jambes, un homme est allongé à sa droite, un couple à sa gauche et, une jeune fille, à ses pieds, au premier plan.

↑

Fig. 4. — L'un des neuf couples ensevelis avec Roy Mata, la femme est à gauche et s'agrippe au bras droit de l'homme, elle porte des parures de danse.

l'individu allongé à gauche de la sépulture profonde. Quatre autres conques, plus petites (des bursidés), jalonnent, comme les dalles et les pierres dressées, les corps et les couples richement parés et disposés en arcs de cercles autour de la sépulture principale. C'est probablement après avoir sonné une dernière fois de ces conques, et déclaré Retoka *fenua tabu*, que les survivants quittèrent les lieux pour regagner leur habitat respectif.

* * *

De ces deux grands cycles mythiques imbriqués l'un dans l'autre : celui de Roy Mata et de son action dans le centre des Nouvelles-Hébrides, celui de Ti Tongoa Liseiriki en relation avec le cataclysme de Kuwae, les traditions nous livrent également les prémices, c'est à dire le détail des voyages interinsulaires qui conduisirent Roy Mata et ses compagnons, depuis la tour de Babel, parfois, jusqu'au sud de l'archipel néo-hébridais. Nous ne sommes pas là non plus sans doute, dans le simple domaine des mythes, du moins pour ce qui est des étapes les moins lointaines. On assiste en effet, vers les années 1200 de notre ère, à un brusque changement de la culture matérielle : disparition de la poterie, notamment, et de l'outillage lithique que remplace partout, dans les îles dominées par Roy Mata, un outillage coquillier de type micronésien. Une telle mutation ne peut s'expliquer que par l'intrusion d'une population étrangère or, chronologiquement, elle correspond à l'arrivée des pirogues « mythiques » qui abordèrent à Efate. Leur origine est incertaine, les linguistes ont vu des affinités entre les langues du centre de l'archipel néo-hébridais, le micronésien et le proto-samoan. Il pourrait s'agir de populations issues des îlots polynésiens isolés aux frontières mélanéo-micronésiennes et qui empruntèrent aux micronésiens des îles basses une bonne partie de leur culture matérielle : outillage coquillier et parures en particulier. Il serait cependant utopique de prétendre pouvoir, un jour, découvrir l'origine insulaire précise de ces nouveaux venus. Il ne paraît pas raisonnable, en effet, de continuer à considérer le peuplement de l'Océanie comme le résultat de multiples migrations, unilinéaires et successives, que l'on pourrait dater et inscrire avec précision sur une carte du Pacifique. La variété des itinéraires traditionnels parcourus par les chefferies venues aborder à Efate, montre déjà la complexité de leurs origines. Il en est de même des observations que l'on a pu faire, à Retoka, à propos de la répartition du mobilier funéraire. En fait, le peuplement du Pacifique paraît davantage dépendant de systèmes de relations

interinsulaires dont les réseaux, en partie imbriqués les uns dans les autres, se sont lentement modifiés et étendus, au cours des temps, vers des îles déjà, ou non, occupées par l'homme.

Les ethnologues ont déjà analysé certains de ces systèmes de relations intersinsulaires. L'archéologie, de son côté, a révélé l'ancienneté de leur principe (1), en précisant parfois des points de départ très éloignés les uns des autres (2) et quelques relais intermédiaires. Elle ne saurait cependant comprendre l'entière organisation et la dynamique de ces réseaux dont elle constate l'existence et, ceci, pour au moins deux raisons. La première est que, s'agissant d'échanges, un type de témoin mobilier a pu circuler par des voies étrangères au réseau principal, ou bien, que cette circulation a pu s'effectuer à travers des sous-ensembles issus de l'imbrication, plus ou moins temporaire, de plusieurs réseaux différents. Ceci peut expliquer, par exemple, que les sites « Lapita » aient en commun plusieurs éléments culturels identiques mais, jamais, l'ensemble de tous les éléments caractéristique de cette culture. Enfin, l'importance numérique et relative d'un type de témoin matériel dans deux îles ne signifie pas nécessairement une relation privilégiée entre deux points d'un même réseau. Une seule pirogue perdue peut apporter ici un élément culturel qui se maintient et s'affirme sans que des relations soient nécessairement entretenues avec son lieu d'origine. On conçoit donc que l'archéologie préhistorique, privée des informations de la tradition orale, échouerait en voulant dénouer la complexité des processus de peuplement du Pacifique et au seul vu de prétendus « fossiles directeurs ». Elle peut seulement découvrir les premières traces d'occupation, les analyser et les dater, rendre compte des modifications apportées par l'homme au milieu naturel. Elle peut observer et dater des changements ultérieurs et, mettant toutes ces données en comparaison, entrevoir, mais entrevoir seulement, l'origine et la chronologie des peuplements nouveaux et celles des influences qu'ils ont pu ultérieurement recevoir, ou, simplement, observer et dater les principales phases de leur évolution interne.

Méthodologie et finalités

Les remarques précédentes conduisent naturellement à envisager les limites de cette démarche concertée des enquêtes orales et archéologiques. On ne saurait cependant conclure sans aborder le problème de l'intérêt de ce genre de recherche.

Une telle démarche, évidemment, est rendue d'autant plus difficile que l'acculturation, dans la

(1) Cf. GARANGER, 1974.

(2) Cf. AMBROSE et GREEN, 1972 ; R. C. GREEN, 1973.

région concernée, est plus ancienne (1) et a conduit à l'amenuisement des traditions et à l'évanescence des sites archéologiques. Elle y est même parfois presque impossible, ainsi aux Iles de la Société, où les principales informations orales de caractère historique ne sont généralement que des rééditions, plus ou moins fidèles, de ce que les premiers Européens ont imparfaitement compris, sinon imaginé, et transmis (2). Il semble ainsi que le passé n'y puisse être retrouvé que par les seules méthodes de l'archéologie préhistorique (3). C'est notamment le cas des zones inconfortables (4) et désertées par l'habitat contemporain. On y rencontre de nombreux vestiges de structures lithiques datant des derniers siècles de la période pré-européenne : soubassements de cases, terrasses de cultures ou défensives, etc., ainsi que les ruines de monuments socio-religieux, ou *marae*, caractéristiques de ces îles et dont l'importance est en rapport avec celle des *ramages* ou des clans qui les ont édifiés. L'étude comparative de leur typologie et celle de leur relation spatiale avec les autres structures d'habitat, peuvent aider à mieux comprendre les sociétés dont elles sont les témoins (5). Mais il est très rare de pouvoir compter sur l'aide des traditions, si ce n'est pour les plus grands *marae* et à condition d'être particulièrement prudent. Il est des archipels, dans cette même Polynésie centrale, où les sites sont partout mieux conservés et où la littérature orale est encore riche et vivante. L'important corpus recueilli par Henri LAVONDÈS (1975), n'apporte cependant aucune information de caractère historique, si ce n'est en ce qui concerne les mythes eux-mêmes, c'est à dire, selon l'expression de l'auteur (*op. cit.*, p. 437), leur « stratification » diachronique. On peut penser que jadis, et comme partout ailleurs en Océanie,

des récits traditionnels justifiaient en partie, et par référence au passé, l'organisation des structures sociales. « Le système des noms propres et des chants généalogiques ont pu avoir cette fonction » (H. L., *op. cit.*, p. 33), comme d'anciens chants religieux qui furent jadis recueillis mais sont depuis longtemps incompréhensibles pour les Marquisiens eux-mêmes (H.L., *op. cit.*, p. 11 et 37). Depuis les premiers contacts européens et jusqu'à l'œuvre médicale entreprise à partir de 1923 par le Dr. ROLLIN, la démographie subit une baisse d'environ 91 % (6). Cet effondrement démographique et une acculturation déjà ancienne peuvent expliquer, ici encore, l'oubli d'archives orales devenues inutiles dans une société qui a cessé de fonctionner depuis plus d'un siècle.

Si nous en revenons aux régions moins acculturées du Pacifique occidental, là où les traditions règlent encore la vie des hommes, peut-on espérer obtenir partout, grâce à un même effort concerté des enquêtes orales et archéologiques, les mêmes résultats qu'au centre des Nouvelles-Hébrides, c'est-à-dire un aperçu de sept siècles d'histoire ? Les conditions, ici, étaient exceptionnelles : personnalité, hors du commun, d'un chef unanimement considéré comme une sorte de « héros civilisateur ». Deux siècles plus tard, un cataclysme se produit, dont les conséquences exigèrent, pour la survie de ceux qui le subirent, et longtemps après (7), que soient vivifiées les structures sociales anciennement établies. La pérennité de ces structures (8), et des traditions qui les codifient, s'explique encore par le fait qu'elles concernent des îles délaissées par les colons européens et qui ont, en quelque sorte, servi de refuges aux populations locales (cf. p. 149, n. 3). Cependant, quelles que soient les différences de situations et de sociétés, il est de nombreux travaux, ethnologiques

(1) Il est cependant d'autres démarches pour comprendre, ici, l'évolution récente du passé polynésien, telle, par exemple, celle de J.-F. BARÉ dans le domaine des idéologies.

(2) ... et l'on peut craindre que ce maigre héritage ne s'augmente peu à peu de toutes les divagations d'écrivains qui cultivent l'insolite à des fins lucratives (ce qui n'est, somme toute, qu'un autre genre d'ethnocide), l'extraordinaire succès du « continent Mu » en est un bon exemple.

(3) En Polynésie orientale, d'ailleurs, et pour les périodes situées au-delà de la mémorabilité, les fouilles peuvent, avec plus de facilité que dans le Pacifique occidental, aider à préciser l'origine et l'évolution de l'ancien peuplement, celle-ci y est plus simple et celle-là plus récente.

(4) ... parce que difficilement accessibles ou trop pluvieuses.

(5) Telles sont en partie orientées les recherches des missions archéologiques O.R.S.T.O.M. et C.N.R.S., cf. J. GARANGER, 1964, 1967, 1973 et 1975 ; B. GÉRARD, 1974 a et b.

(6) Si l'on s'en réfère à la carte publiée par H. LAVONDÈS (opus cité : p. 72 *bis*), la moitié seulement des vallées de Ua Pou étaient habitées en 1965 et qui ne sont pas les plus vastes. D'autres études montrent, par ailleurs, que le peuplement de l'intérieur des îles Marquises était jadis très dense (cf., en particulier : Marimari KELLUM-OTTINO, 1971).

(7) Ces îles sont restées couvertes d'un épais manteau de matériaux éruptifs stériles, sauf le sommet des collines, qui, attaqué par l'érosion, est cultivable. Ces difficultés peuvent expliquer aussi le nombre exceptionnel des autels agraires qu'on rencontre aux îles Shepherd.

(8) Il serait évidemment absurde de supposer que ces structures sont restées statiques, des ambitions internes et l'arrivée de nouveaux éléments extérieurs, tels les Polynésiens de Vila ou de Mele, ou, plus récemment, l'effondrement démographique nés des contacts avec le monde occidental, ont sans cesse nécessité des réajustements. C'est la pérennité de leur dynamisme qui est notable.

et linguistiques, qui laissent penser que l'expérience peut être utilement renouvelée ailleurs, ainsi en Nouvelle-Calédonie et dans les îles qui lui sont proches (1), et pour ce qui est aussi de leurs anciennes relations avec les Tonga, Wallis et Futuna. C'est à ce dernier domaine de recherche que se consacre actuellement le préhistorien J.-P. MAÎTRE (mission O.R.S.T.O.M./C.N.R.S.).

Disons, pour conclure, que l'intérêt des résultats obtenus ou escomptés serait toujours limité, ne concernant que le savoir occidental et non les Autochtones eux-mêmes. A ce point de vue, ce n'est ni le nombre des siècles retrouvés, ni l'ampleur d'une sépulture collective qui importent. Les sociétés, comme l'individu amnésique, sont malades d'être coupées des racines de leur propre passé. Elles s'en fabriquent parfois d'artificiels et l'on pourrait parler « d'ethnodrames », tel le culte du cargo, çà et là en Mélanésie et, ici, la volonté de situer, au pays de la tour de Babel, l'origine des pirogues des gens de Roy Mata. Ces déviations aident à vivre le présent sans assurer l'équilibre de l'avenir, le mal de l'identité culturelle en partie perdue demeure. Ce besoin de préserver ce qui en reste et d'en préciser l'authenticité s'est manifesté aux Nouvelles-Hébrides tant par la critique des différentes versions reçues d'un même mythe, que par l'intérêt porté aux résultats des fouilles archéologiques (plusieurs furent effectuées à la demande des chefferies locales). D'un tel besoin, la preuve en est aussi, en Nouvelle-Calédonie et plus récemment, le succès considérable du « Festival d'expression mélanésienne » (septembre 1975). Ailleurs, et H. LAVONDÈS en témoigne pour les îles Marquises (*op. cit.*, 31-32), reste « l'obsession qu'exerce dans l'esprit du conteur le mirage de la version authentique... » et l'impérieux besoin, par exemple, de maintenir, dans son intégrité, la mémoire d'un héros populaire « qui fait l'orgueil de sa vallée ».

Aujourd'hui, cette volonté de survie culturelle, plus ou moins ressentie, plus ou moins exprimée, n'est plus le seul fait des Océaniens ou des pays anciennement colonisés par l'Occident. Lui-même en est agité, et parfois très violemment. Les progrès technologiques qu'il a engendrés sont des réussites

indispensables dans un monde de plus en plus peuplé et qui exige, pour sa survie biologique, un accroissement des moyens industriels de production et de distribution. Mais on a cru pouvoir aussi, confondant technicité et humanisme, créer des produits culturels de divertissement, mondialement consommables et facilement exportables grâce au progrès des « mass media », mais mondialement banalisantes. Le risque est partout ressenti de voir ainsi disparaître l'originalité et la multiplicité des cultures élaborées par des siècles de créativité. Or, ces mêmes progrès techniques, dans le domaine audio-visuel en particulier, pourraient servir de moyens de compréhension et d'échange entre les cultures, tout en garantissant à chacune son dynamisme propre.

On conçoit que nos disciplines, luxe, jadis, d'une Société européocentriste et dominante, ont leur finalité et leurs responsabilités dans ce monde en transformation. Elles ne pourront les assumer que par une meilleure coordination de leurs efforts, et par un changement d'attitude vis-à-vis des Ethnies (papoues ou occitanes), qui veulent s'exprimer, participer à ces transformations en gardant leur personnalité, et ne plus être passivement observés comme objet de curiosité plus ou moins suranné. Nos disciplines manqueront définitivement leur but en se réfugiant, du fait de ces difficultés nouvelles, dans l'auto-satisfaction d'un élitisme intellectuel, collectif ou individuel, en quête de généralités transcendantes et de formulations absconces, oubliées de la diversité des cultures et de ceux qui en sont les héritiers. L'effort scientifique à entreprendre, altruiste et collectif, est des plus urgents. Repoussé à moyen ou long terme il deviendra sans objet : les sites archéologiques sont directement menacés par les grands travaux d'intérêt général, la connaissance des anciens écrits, celle des langages non transcrits, s'amenuisent et ils disparaissent comme disparaissent les techniques artisanales et les derniers détenteurs de la tradition orale.

Manuscrit reçu au S.C.D. de l'O.R.S.T.O.M. le 14 mars 1976.

(1) Outre les travaux de Maurice LEENHARDT, citons ceux, plus récents, de A. BÉNSA, M.-J. DUBOIS, J. GUIART, A.-G. HAUDRICOURT, J. de la FONTINELLE, F. et J.-C. RIVIERRE (RCP n° 259 et GR n° 32 du C.N.R.S.).

BIBLIOGRAPHIE

- AMBROSE (W. R.) et GREEN (R. C.), 1972. — « First Millenium B.C. Transport of Obsidian from New Britain to Salomon Islands. » *Nature*, Londres, vol. IV, n° 3 : 191-203.
- CAILLOT (Eugène), 1910. — « Histoire de la Polynésie Orientale », Paris, 1910, 606 p.
- CODRINGTON (Robert, Henry), 1891. — « The Melanesian, Studies in their Anthropology and Folk-lore. » Oxford, 1891. 419 p., 33 fig. in texte, 1 carte et 1 pl. h.-texte.
- DUMONT D'URVILLE (J., S., C.), 1834. — « Voyage pittoresque autour du monde. Résumé général des Voyages et découvertes de... », publié sous la direction de M. Dumont d'Urville..., Paris, L. Teuré, 1834-1835. 2 vol. VIII, 576 p. et 584 p., ill., cartes repliées.
- DUFF (Roger), 1956. — « The Moa-Hunter Period of Maori Culture. » 2^e édition (1^{re} édition 1950), Wellington, Nouvelle-Zélande, 1956. 400 pages, 60 fig., 40 pl. et 2 cartes h.-t.
- ESPIRAT (J. J.), GUIART (J.) et alii..., 1973. — « Système des titres dans les Nouvelles-Hébrides centrales, d'Efate aux Iles Shepherd. » Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris 1973. 491 pages, 13 cartes, 49 fig. (Museum National d'Histoire Naturelle, *Mémoires de l'Institut d'Ethnologie* n° X).
- GARANGER (José), 1964. — « Recherches archéologiques dans le district de Tautira, Tahiti, Polynésie Française. » *J. Soc. Océan.*, Paris, Tome XX, n° 20, 1964 : 5-21, 12 fig., 1 carte dépl.
- GARANGER (José), 1967. — « Archaeology and the Society Islands. » Traduit du français par Marimari Kellum, in : *Polynesian Culture History, Essays in Honor of Kenneth P. Emory*. Edited by G. A. Highland and alii : 378-396. Bishop Museum Press, Honolulu, Hawaii, 1967. 594 p., ill. (*Bernice P. Bishop Museum Special publ. n° 5.*).
- GARANGER (José), 1972. — « Archéologie des Nouvelles-Hébrides. Contribution à la connaissance des Iles du Centre. » Musée de l'Homme, Paris, 1972. 406 p., 15 tabl. dans le texte, 304 ill. hors-texte, index, bibl. (*O.R.S.T.O.M. Publications de la Société des Océanistes*, n° 30).
- GARANGER (José), 1973. — « Recherches interdisciplinaires dans la vallée de la Vaiote (Tautira, Tahiti) : Étude archéologique. » Centre O.R.S.T.O.M. de Papeete, octobre 1973, 15 p., multigr., 14 photo., carte hors-t.
- GARANGER (José), 1975-a. — « La poterie Lapita et les Polynésiens. » *J. Soc. Océan.*, Paris, tome XXX, nos 42-43, p. 7-24.
- GARANGER (José), 1975-b. — « MARAE MARAE TA'ATA, travaux effectués par la mission archéologique O.R.S.T.O.M./C.N.R.S. en 1973 et en 1974. » Centre National de la Recherche Scientifique : RCP n° 259, Paris, 86 p. multigr., 54 ill.
- GARANGER (José) et LAVONDES (Anne), 1966. — « Recherches archéologiques à Rangiroa, archipel des Tuamotu. » *J. Soc. Océan.*, tome XXII, n° 22, Musée de l'Homme, Paris, déc. 1966 : 25-66, 10 fig. dans le texte, 3 pl. h.-texte.
- GÉRARD (B.), 1974-a. — « Contribution à l'étude des structures lithiques à caractère religieux aux Iles de la Société, mémoire de stage, ethnologie, archéologie. » O.R.S.T.O.M. Centre O.R.S.T.O.M. de Papeete, 1974. 136 p. multigraphiées, ill., bibl., plans h.-t.
- GÉRARD (B.), 1974-b. — « Origine traditionnelle et Rôle social des marae aux Iles de la Société. » *Cah. O.R.S.T.O.M., sér. sci. hum.*, vol. XI, nos 3-4, Paris : 211-226, 6 pl. dans le t.
- GREEN (R. C.), 1973. — « Lapita Pottery and the Origins of Polynesian Culture. » *Australian Natural History*, Sydney, vol. n° 20 : 332-337.
- GUIART (J.), 1964. — « Marriage regulations and Kinship in the South Central New Hebrides. » *Ethnology*, Pittsburg, vol. III, n° 1, 1964 : 96-106, carte.
- GUIART (J.), 1973. — Cf. Espirat J. J., Guiart J. et alii... 1973.
- HENRY (Tenira), 1962. — « Tahiti aux temps anciens », publié sous le titre « Ancient Tahiti » par le Bernice P. Bishop Museum (Honolulu), 1928, et traduit en français par B. Jaunez. Musée de l'Homme, Paris 1951 et 1962. 671 p. (*Publications de la Société des Océanistes* n° 1).
- KELLUM-OTTINO (Marimari), 1971. — « Archéologie d'une vallée des Iles Marquises, évolution des structures d'habitat à Hane, Ua Huka. » *Publication de la Société des Océanistes* n° 26, Paris, 192 pages, 18 tabl., 10 f., 10 cartes et plans, 27 photo. et 5 cartes h.-t.
- LANGDON (R.), 1975. — « The lost Caravel. » Pacific publications, Sydney, 1975. 368 p., 23 cartes, 14 ill. dans le texte, 24 pl. h.-t., bibl., index.

- LAVONDÈS (Anne), 1966. — Cf. J. GARANGER et A. LAVONDÈS, 1966.
- LAVONDÈS (H.), 1975. — « Terre et mer, pour une lecture de quelques mythes polynésiens. » Thèse pour le Doctorat d'État ès lettres de l'Université de Paris V, Sciences Humaines, Sorbonne, 2 vol. multigr., Paris.
- LAYARD (J.), 1942. — « Stone Men of Malokula, the Small Island of Vao ». Londres, 1942. xxiii et 816 p., 87 fig., 24 pl., 11 tabl. et 10 cartes dans le texte.
- MOERENHOUT (J. A.), 1837. — « Voyages aux îles du Grand Océan... » Reproduction de l'édition princeps de 1837 en un seul volume, Paris, 1959. XV, 576 et 520 p. carte repl.
- OTTINO (P.), 1965. — « Ethno-histoire de Rangiroa », Centre O.R.S.T.O.M. de Papeete, Tahiti. 1965, 167 p. multigr., fig., cartes, tabl., index, bibl.
- ROUX (Jean-Paul), 1969. — « La veuve dans les sociétés turques et mongoles de l'Asie Centrale. » *L'Homme*, tome IX, n° 4, Paris 1969 51-78.